

Paradis

d'Alexander Abaturov, documentaire français et suisse (1 h 30). • En salles

■ Paradis invite à changer d'échelle. Outre son titre antonymique pour un film sur l'enfer des mégafeux en Sibérie et le ton inattendu du conte pour ouvrir un documentaire sur une catastrophe, Paradis se situe dans une « zone de contrôle ». Un faux nom pour ces régions délaissées par l'État russe qui les juge trop excentrées et trop peu peuplées. Les secourir en cas d'incendie coûterait plus cher que ce qu'elles rapportent. Dans une perspective purement capitaliste, la Russie préfère livrer 80 % de la Sibérie aux flammes. À l'heure où l'Europe s'organise pour mutualiser des canadiens et où ses pays membres contemplant effarés les images de Grèce et de Sicile, mais aussi du Canada et de l'Algérie recouverts de fumée, les 19 millions d'hectares partis en cendres en Yakoutie, au nord-est de la Sibérie, à l'été 2021, signalent un abandon mondial. Il n'y a pas que la Russie qui a laissé ces villageois de Shologon affronter seuls le « dragon ». Cette dénomination mythologique renvoie certes à une lutte séculaire : la

population locale a déjà connu des incendies, elle a appris à lutter contre le feu, elle a même acquis un savoir-faire impressionnant compte tenu des petits moyens techniques et humains dont elle dispose. Mais elle a surtout développé une philosophie magistrale devant cette épreuve que la crise climatique et l'amplification des sécheresses viennent surdimensionner.

Originaire de Novossibirsk, Alexander Abaturov (*Le fils*, 2017) filme des hommes et des femmes ordinaires réunis dans une pièce qui fait figure de quartier général, élaborant des stratégies à mesure que la fumée s'épaissit par la fenêtre, répartissant les hommes en première ligne, les femmes en seconde, blaguant sur les lunettes et foulards censés protéger les yeux et les bouches à l'arrière des camions qui les mènent au combat. Ils ne sont qu'une poignée avec, pour tout renfort, un expert installé sur un lit de camp dans leur petit théâtre aux allures d'igloo. Dans *Paradis*, pas de boules de feu explosant dans le ciel. Abaturov ne cède aucune image au spectaculaire et sa retenue, agrémente d'un poème et du son de quelques tambours, tient lieu d'éthique : il filme à hauteur non de monstre mais d'être humain. Le dragon est approché à pas de loup, il menace l'air dans des bruns orangés, il crépite comme une présence maléfique faisant flamber de petits arbustes ou des troncs devenus torches, il se manifeste derrière de gros nuages qui s'épaississent ou de minuscules qui s'éparpillent sur la taïga. On le provoque comme un animal féroce avec de petits contrefeux qu'on dirait déclenchés à l'allume-cigare, il fait s'ébrouer des enfants et des chevaux dans une nébuleuse mordorée, belle comme certains cauchemars. Ces villageois qui semblent si petits contre le fléau avec leur tonne à eau, leur drone et quelques images satellites, en imposent par leur intelligence, leur sagesse, leur courage et leur humour. En plus d'un exemple de résistance, ils incarnent un véritable modèle d'humanité.

■ Ingrid Merckx